

Le Docteur Nicolas Thurm

1899 - 1947

C'est avec une profonde émotion que j'aborde la douloureuse tâche dont vous avez bien voulu m'honorer en m'invitant à adresser de ces gradins un hommage suprême à la mémoire de notre regretté membre, le docteur Nicolas Thurm, médecin-directeur de la Santé Publique. J'en suis quelque peu confus, car à mon chagrin se mêle, avec des sentiments de gratitude, le scrupule de ne point trahir votre attente d'un témoignage fidèle que, par piété amicale, je pourrais trop facilement altérer. D'autre part, je dois vous savoir gré de m'avoir ainsi donné l'occasion pour m'acquitter, bien imparfaitement, j'en suis conscient, d'une dette contractée envers une amitié à laquelle sincèrement et de tout mon cœur je reste attaché.

Il appartient aux hommes de métier d'apprécier à sa juste valeur le médecin, le géologue et le botaniste et je vous prie de me réserver toute votre indulgence, si je me vois obligé de dépasser, bien malgré moi, ma compétence en insistant sur ce triple aspect de l'attrayante personnalité qu'était Nicolas Thurm. Evoquant devant vous une silhouette déjà devenue, hélas, ombre parmi les ombres, mon propos sera avant tout de faire revivre pour quelques instants la figure polyvalente du docteur Thurm, si merveilleusement équilibré dans son intelligence et son savoir, sa bonté, sa générosité et sa courtoisie, sa simplicité, sa sincérité et sa droiture.

Nicolas Thurm est né à Erpeldange, près d'Ettelbruck, le 24 janvier 1899. Fils d'instituteur, il fit dès son jeune âge preuve d'une intelligence très vive, aiguillée d'instinct vers les sciences naturelles. Quoi de plus logique qu'il devînt, au collège de Diekirch, l'élève favori du professeur Robert qui l'initia, au cours de nombreux entretiens et excursions, à la géologie et à la botanique. Ces disciplines devaient rester, avec la biologie générale, les sciences de prédilection

*) Publication autorisée par l'Institut Grand-ducal, section des Sciences naturelles. Voir: Archives de l'Institut Grand-ducal, nouvelle série, tome XVII, 1947, p. 31.

du docteur Thurm; il n'a cessé de les cultiver durant toute sa vie. Une bonté de cœur innée — il la tenait sans doute d'un père foncièrement désintéressé et altruiste — le poussait vers les humbles et les souffrants: c'est dire qu'il devint médecin par la plus authentique vocation, en suivant tout simplement la pente naturelle de ses meilleures dispositions. Après de brillantes études aux universités de Strasbourg, d'Alger, de Munich et, surtout, de Paris, il s'établit en août 1924 à Wormeldange comme praticien de médecine générale.

Au cours de ces études, loin de négliger ses branches favorites, il suivait, en dehors du programme obligatoire, certains cours de sciences naturelles, qui avaient suscité son intérêt particulier. Dès le début de ses études, il ressentait l'impérieux besoin d'une solide culture scientifique générale qu'il jugeait indispensable à l'exercice futur de son art. Déjà alors il aimait à répéter que, pour bien comprendre l'organisme humain malade, il faut connaître à fond l'organisme normal dans toutes ses manifestations et jusque dans ses lointaines ascendances.

Une mémoire exceptionnelle lui permettait de joindre l'exemple au précepte et de meubler son cerveau de ces connaissances multiples et précises qui firent de lui comme une encyclopédie vivante. Faut-il dès lors s'étonner qu'il soit devenu l'excellent médecin tant apprécié par ses confrères et tant recherché par une clientèle sans cesse croissante?

Mais il y a lieu de se demander si le vrai secret de son succès ne repose pas dans le grand et intelligent respect qu'il avait pour la souffrance d'autrui et dans la chaude sympathie qui émanait de son attachante personne, traits qui ne faisaient que renforcer la confiance qu'inspiraient l'ampleur et la netteté de ses connaissances.

Tout en lui le prédestinait ainsi à une belle carrière: son savoir, son intelligence, ses dons d'observation et de persuasion, sa méticuleuse conscience professionnelle, son aménité et surtout, son désintéressement qui frôlait parfois l'insouciance. S'il aimait les hommes d'un cœur ardent, infatigable, s'il voyait dans son art un moyen de les secourir, son optimisme juvénile ne tarda cependant pas à se doubler d'un scepticisme souriant qui l'appartenait au Docteur Philip des «Thibault» de Roger Martin du Gard.

Bien que — ou plutôt parce que — disposé dans le fond de son âme à la sentimentalité, il luttait avec une méfiance éveillée contre les empiétements du sentimental sur le rationel. Tout en aimant les belles lettres, il n'appréciait pourtant que médiocrement les romans de médecin à la mode et la seule figure romancée de médecin qui ait trouvé grâce devant son esprit critique, ce fut le docteur Arrowsmith de Sinclair Lewis (qui, fait révélateur, abandonne sa carrière de médecin pour la recherche scientifique pure).

Toutes les forces de l'intelligence du docteur Thurm, aux antennes si sensibles, toutes les ressources de son profond savoir et de son habile savoir-faire, restaient dirigées vers le soulagement des maux, souvent désespérés, pour lesquels on l'invoquait à tous les étages de la société et de tous les coins de notre pays. Son diagnostic était particulièrement sûr et rapide. Ce don précieux s'explique chez lui bien moins par quelque mystérieux «flair» que par son cerveau bien ordonné, si prompt aux associations rapides, ainsi que par son esprit d'observation si pénétrant.

La lucide logique du regretté médecin ne se manifestait pas seulement dans l'exercice de sa profession ou dans ses recherches scientifiques, mais les jugements qu'il portait sur les hommes et sur les événements avaient, eux aussi, la sûreté de son diagnostic. Quand il avait déclaré, en soulignant ses paroles de son geste impatient à travers sa chevelure crépue, d'un mouvement caractéristique de sa tête et de son regard attentivement pénétrant, qu'un tel était un «type épatant» ou au contraire un «type peu recommandable», on n'avait qu'à s'incliner. De même ses jugements sur les événements de la guerre furent-ils particulièrement clairvoyants et appréciés. Combien de fois, aux heures sombres, ses amis n'allaient-ils pas le consulter pour raviver des espérances ébranlées? Et combien de fois est-il arrivé que des discussions animées se terminaient par l'exclamation sédative: «Si nous allions demander l'avis du docteur Thurm?», ce qu'alors on se hâtait de faire, parfois même par téléphone. Par leur pertinente sagacité, ses réponses avaient toujours quelque chose de stimulant dans leur apaisante et souvent malicieuse sérénité. Il considérait les événements de la guerre avec la froide lucidité du clinicien, s'efforçant, en partant des données accessibles du moment, à évaluer les chances progressives de la victoire des Nations Unies. Aussi le docteur Thurm avait-il été le seul parmi mes connaissances à prédire, dès 1940, l'entrée en guerre des Etats-Unis et de la Russie.

Pendant cette guerre il n'a d'ailleurs, par simple devoir humain, cessé de déployer une activité patriotique clandestine, dont il ne faisait jamais état et qu'il trouvait tellement naturelle qu'il fut tout étonné et même gêné de voir la ligue «Ons Jongen» lui exprimer sa reconnaissance par la remise d'une plaquette d'honneur.

Les bouleversements tragiques que la fin de l'occupation apporta à notre Moselle amenèrent un brusque changement dans sa vie. Après avoir dû se cacher pendant quelque temps devant les poursuites de la Gestapo, il établit, après maintes péripéties, son domicile à Luxembourg, celui de son cher Wormeldange, où il avait si profondément pris racine, ayant été sérieusement endommagé.

Au début de l'année 1946, le docteur Thurm, cédant aux démarches pressantes du regretté docteur Charles Marx et aux insis-

tances de ses confrères et amis, accepta le poste de médecin-directeur au Ministère de la Santé Publique. S'il a fini par vaincre ses hésitations devant cette nouvelle tâche, dans l'accomplissement de laquelle il devra bientôt se créer de nouvelles amitiés, ce fut d'abord sa conviction de pouvoir faire œuvre utile et constructive pour le bien public, mais ce fut aussi qu'il nourrissait l'intime espoir que le nouveau champ d'action lui laisserait enfin un peu plus de loisirs pour ses propres travaux scientifiques qu'il avait, bien à son regret, dû négliger un peu trop jusqu'à présent. Aussi ne tarda-t-il pas à participer d'un cœur allègre aux travaux de la Société des Naturalistes luxembourgeois qui se hâta de l'élire dans son comité. Devenu membre de l'Institut Grand-Ducal, il entra aussi aux comités de la Société d'Hygiène sociale et scolaire, de l'Unil, tout en déclinant maintes autres sollicitations du même genre. Fréquentant peu le monde, dont il évitait toujours les satisfactions passagères et superficielles, il cherchait et obtenait des satisfactions plus persistantes en devenant le familier, sinon le fanatique de la nature. Pour lui, plutôt que le commerce des hommes, l'observation et l'amour de la nature et des êtres animés étaient les sources de la vraie sagesse. Quoi de plus significatif que ce trait: Nicolas Thurm, accompagnant un ami à la chasse, empêcha celui-ci d'abattre quelque gibier, chevreuil ou lièvre, croisant leur chemin, par les paroles touchantes: «Ne tire pas, tu ferais souffrir la pauvre créature!»

L'esprit constamment en éveil devant les progrès tumultueux de la science, il n'a cessé d'accroître la sienne. Des vingt ans passés à Wormeldange, le docteur Thurm avait quand-même su tirer un large profit. Les continuels déplacements que sa profession lui imposait lui permettaient d'étudier la géologie et la botanique de la région mosellane. Mais il poussait plus loin ses investigations et ses rares vacances étaient toujours consacrées à l'étude de quelque problème géologique ou floristique. C'est ainsi qu'il fit un voyage le long de la Moselle, jusqu'à sa source, pour consolider son opinion sur l'histoire géologique du cours de cette rivière et pour vérifier l'origine de certains constituants granitiques du sable charrié par elle. Un voyage en Suisse lui donna l'occasion d'étudier la flore alpine et subalpine, pour la comparer à la flore des Hautes Fagnes, dont l'âpre solitude et les vastes horizons exerçaient toujours sur son esprit un puissant et singulier attrait.

Approfondissant ainsi sans cesse son savoir, il finit par connaître la configuration géologique de notre pays dans ses moindres replis. Il y joignit une connaissance vraiment étonnante de notre flore et vous citait, au premier regard, les noms et prénoms de ses représentants les plus insignifiants. Mais le docteur Thurm, naturellement porté aux idées générales, ne se contentait pas de cet étonnant savoir qu'il qualifiait lui-même de fragmentaire. Il se mit à en

opérer la synthèse en établissant pour notre pays les bases de cette nouvelle science qu'est la phytosociologie, créée par le professeur Braun-Blanquet, directeur de la Station Internationale de Géobotanique de Montpellier, avec qui il entra en relations suivies depuis son séjour en cette ville en 1940.

Quant à la production scientifique de Nicolas Thurm, il faut reconnaître qu'il n'y avait pas encore donné toute sa mesure et, à cet égard, sa mort prématurée touche la vie scientifique de notre petit pays d'une façon doublement sensible. Le docteur Thurm a bien publié quelques petites études sur la géologie de la vallée mosellane, sur quelque sujet floristique, sur l'hérédité, sur Darwin, sur la baguette des sourciers (dont il ne cessait de stigmatiser l'inepte impuissance); il a bien fait quelques expertises géologiques, mais tout ceci n'était à ses yeux, sans aucune affectation de sa part, que vétille et travail préparatoire: l'essentiel de ses travaux dort à l'état de feuillets épars dans ses dossiers et dans ses livres.

Il caressait pourtant l'espoir de pouvoir un beau jour rassembler ses notes. Ainsi il pensait à publier une Géomorphologie de notre pays et une Etude phytosociologique de notre territoire. Cette dernière promettait de devenir son œuvre principale, car il avait relevé des particularités géobotaniques très intéressantes, notamment sur les associations végétales des terrains calcareux et marneux du Calcaire coquillier et du Keuper, particularités susceptibles d'apporter peut-être des modifications dans la classification phytosociologique actuellement admise. Parmi les notes du docteur Thurm se trouve également le manuscrit pratiquement achevé d'une étude sur le gui, qui sera publiée prochainement. Signalons aussi qu'il a enrichit nos connaissances de la flore luxembourgeoise par le relevé d'un bon nombre de stations nouvelles à plantes rares et qu'il y a découvert plusieurs espèces nouvelles (p. ex. Epipactis microphylla, Epipactis violacea, Silene dichotoma).

Une belle et ultime satisfaction lui a été réservée récemment, lorsque le professeur Braun-Blanquet le désigna comme rapporteur du voyage d'étude que fit en notre pays en juin dernier l'Association Internationale de Phytosociologie.

Si la production scientifique de Nicolas Thurm, hélas, n'est restée qu'ébauche, projet ou promesse, il faut attribuer cela tout d'abord à un trop réel manque de temps et ensuite à certaines résistances passives qu'il ne réussit jamais à surmonter. Celles-ci, ancrées dans son caractère même, étaient faites de sa modestie, peut-être exagérée, où entrait aussi une bonne part de timidité, de son manque d'ambition et surtout de son esprit critique si vif et qui ne s'arrêtait pas devant sa propre personne. Faut-il regretter qu'il lui manquait cette armure qui fait qu'on ose se dépasser, je l'ignore, mais ce qui est certain,

c'est ce qu'il ne nous appartient pas de lui en faire le moindre reproche.

Néanmoins, si le docteur Thurm a été peu productif en écrits scientifiques, son influence directe sur ceux qui l'ont approché n'a été que d'autant plus incisive. Quel plaisir que de discuter avec lui pendant des heures et parfois des nuits entières, de toutes ces choses qui le passionnaient! Quel indicible charme que ces inoubliables soirées d'été, passées sur sa terrasse de Wormeldange, où la cordialité de l'accueil et la chaleur de l'entretien se mariaient si harmonieusement à la paisible splendeur du site! Quel enrichissement que de se promener avec lui à travers monts et forêts, quand il vous ouvrait, de sa voix chaude aux inflexions graves, des perspectives imprévues! Par leur limpidité et leur persuasive logique, par leur fervent élan, ses explications avaient toujours quelque chose d'appuyé, de passionné même, ce qui faisait que l'on regrettait en lui l'excellent professeur qu'il eût pu devenir. Se promener avec lui — ces promenades avaient toujours un but précis —, sentir se soulever en lui cette ferveur communicative et ce besoin de communier à travers et avec vous avec les beautés de la nature, c'était entrer de plain-pied dans l'enchantement. C'est alors qu'on ressentait la densité réelle de sa présence, la densité de l'amalgame de ses rares qualités de cœur et d'esprit. A vivre avec lui de tels moments, à subir le feu sacré de son enthousiasme, on comprenait pourquoi, devant les nécessités quotidiennes de la vie, Nicolas Thurm avait l'insousiance de l'idéaliste et on ne l'en chérissait que davantage.

Mais le portrait du cher disparu, de ce «sentimental malgré lui», de cet ami des hommes, resterait inachevé, si je négligeais de mentionner son goût pour les idées générales et la tournure philosophique de son esprit. Son scepticisme ironique et son rationalisme éclairé constituaient sans doute un legs de la culture française, pour laquelle il avait gardé intacte l'affectueuse vénération de sa jeunesse. Pour lui, les préjugés et les idées préconçues étaient de véritables poisons intellectuels qu'il n'avait de cesse de combattre. Son esprit n'acceptait jamais, sans une prudente réserve, des arguments avancés sur la foi des autorités. Remonter aux sources des problèmes, faire table rase des opinions courantes, dissocier les problèmes en leurs parties intégrantes, voilà les principes que son intransigeante logique imposait au cours cartésien de sa pensée et qu'il s'efforçait, avec un doux entêtement, d'inculquer à ses interlocuteurs.

Effleurer toutes ces belles qualités, c'est, je pense, faire sentir la grandeur de la perte que signifie pour nous la disparition du docteur Thurm, qui vient de nous être ravi dans le plus chaud de son effort.

Après une indisposition de quelques semaines, qui ne laissait nullement présumer une issue si fatale, Nicolas Thurm est mort subitement le 3 septembre 1947, laissant derrière lui un regret unanime et

une douleur innombrable.. La mort du docteur Thurm, bien trop prématurément enlevé à l'affection des siens, constitue une perte cruelle et irréparable pour la Science luxembourgeoise et prive notre pays, qui aurait tant besoin d'hommes de sa trempe, d'une de ses plus éclatantes lumières! «Que nous sommes petits devant le destin!» s'écria le professeur Braun-Blanquet en apprenant la triste nouvelle du décès de celui qu'il tenait en si haute estime. Mais ce sentiment d'impuissance devant l'inexorable ne se double-t-il pas d'une sourde révolte contre ce même destin, lorsqu'on voit celui-ci frapper avec une si brutale injustice? Mais à quoi bon? Inclinons-nous devant la réalité, si dure soit-elle, et acceptons avec la résignation du sage ce coup de l'incompréhensible fatalité.

Réalisant la rare symbiose d'un cerveau exceptionnellement doué et d'un cœur admirablement bien placé, le docteur Nicolas Thurm était une de ces figures qui se présentent de face, qui ne prêtent à aucune équivoque, qui entrent d'emblée dans votre vie en y laissant l'impression profonde et ineffaçable de la perfection humaine. Ceux qui ne l'ont pas connu n'ont pu ressentir le rayonnement de ce foyer d'ardeur, d'enthousiasme et de gaieté sereine, ni jouir des bienfaits de son caractère d'or. Quand on l'approchait, la chaleur fraternelle de sa bienvenue éveillait vos dispositions les meilleures et on se sentait soulagé et purifié, physiquement et moralement, en le quittant.

Avoir connu le docteur Thurm, avoir eu le privilège de pénétrer dans son intimité, de partager ses joies et ses tristesses, restera l'un des plus beaux ornements et l'une des plus pures satisfactions de ma vie. Je n'épuiserai jamais ce que son souvenir évoque en moi de noble et de radieux. Son souvenir ne pâlira pas et, si, aux heures amères ou graves j'ai besoin de croire. et de croire malgré tout. à la noblesse humaine. c'est sur son visage que je la chercherai, c'est vers son image que je me tournerai pour demander un réconfort.

Robert STUMPER.